

# L'ENRÔLEUR POLITIQUE

[DIALOGUE]

HUGO, Victor (1802-1885) (text)

**1885**

Texte établi par Paul FIEVRE, avril 2024

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Mars 2024.  
Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement. Contactez  
l'auteur pour une utilisation commerciale des oeuvres sous droits.

L'ENRÔLEUR  
POLITIQUE  
[DIALOGUE]

VICTOR HUGO.

PARIS. J HETZEL et Cie, 18 rue Jacob. A. QUANTIN, rue  
Saint-Benoît, 7

## PERSONNAGES

L'ADEPTE.  
L'ENRÔLEUR.

*Nota : Extrait de l'édition des OEuvres complètes de Victor Hugo, édition définitive d'après les manuscrits originaux", Paris : Hetzel, Quantin, 1885. pp. 297-304*

# L'ENRÔLEUR POLITIQUE

*Et la lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise.*

## L'ADEPTE.

Non, tous vos beaux discours ne m'ont point converti.  
Et pourquoi voulez-vous que j'embrasse un parti ?  
N'est-ce donc point assez que d'insolents libraires  
Préfèrent des pamphlets à mes oeuvres légères ?  
5 Est-ce trop peu déjà qu'un stupide mépris  
Proscrive ces beaux-arts dont mon coeur est épris,  
Et que le Pinde, grâce au nom de république,  
Voie en ses verts bosquets régner la politique ?  
Faut-il passer partout pour esprit de travers,  
10 Ou m'unir aux ingrats qui font fi de mes vers ?  
Et pour rester français, titre qu'on me refuse,  
Sous le joug libéral dois-je courber ma muse ?  
.Ah ! je veux être un sot, et, loin de vos drapeaux,  
Rimer sans auditeurs, mais rimer en repos ;  
15 Je veux, ainsi qu'un ours, dans mon trou solitaire,  
Penser avec Pascal et rire avec Voltaire ;  
Vivre, ignoré du monde, avec mes vieux auteurs,  
Qui devaient craindre peu d'être un jour sans lecteurs  
Et, fuyant ces salons où la nullité règne,  
20 Consoler de l'oubli les arts qu'on y dédaigne.

## L'ENRÔLEUR.

Tout beau (ces jeunes gens ont grand besoin d'avis !)  
Tu connais donc bien peu l'heureux siècle où tu vis !  
L'on dédaigne les arts ?... Et cent routes nouvelles  
S'ouvrent aux vrais talents pour fuir les vieux modèles  
25 Voyons, quel est ton genre ? Écoute, et tu vas voir  
Qu'en travaillant un peu l'or sur toi va pleuvoir.  
Es-tu peintre ? Transmets à la lithographie  
Nos modernes exploits que Clio te confie.  
Pour éclipser les faits du preux de Roncevaux,  
30 Le brasseur Rossignol t'offre ses grands travaux.  
Crois-tu que ces guerriers, tous morts aux Thermopyles,  
Près de nos fédérés auraient dormi tranquilles ?  
Et que ce général qui battit du tambour  
Ne vaut pas bien Condé sous les murs de Fribourg ?  
35 Réponds ! Mais, je le vois, peu sensible à la gloire,  
Tu ne peux t'élever aux grands travaux d'histoire ;  
Descends donc aux portraits. D'un grand homme ignoré  
Peins-nous le noble front de rayons entouré ;

Ou, moderne Callot, dévoue au ridicule  
 40 Ces vieux sujets du roi dont la France pullule,  
 Fous qui, dans leurs aïeux, osent encor vanter  
 De gothiques vertus qu'ils surent imiter.  
 Crois-moi, suis mes conseils, dans peu de temps sans doute  
 Tu seras de ces gens qu'on flatte et qu'on redoute,  
 45 Et ton nom, étalé dans plus d'un cabinet,  
 Deviendra quelque jour fameux chez Martinet.  
 Es-tu littérateur ? Une plus vaste arène  
 Semble encore appeler ta muse citoyenne.  
 Tu peux des esprits forts fabriquer les anas,  
 50 Ou toi-même inventer de nouveaux almanachs;  
 Ainsi, dans chaque mois, grâce à de doctes plumes,  
 Nous voyons les guerriers succéder aux légumes  
 La botanique, hier, fut à l'ordre du jour,  
 Il est juste aujourd'hui que l'histoire ait son tour.  
 55 Vois ce livre, heureux fruit d'un siècle de lumière  
 Il montre au bon bourgeois l'éloquence guerrière ;  
 Fais m'en donc un pareil ; mêle, choisis en gros  
 Le cri d'un soldat ivre ou le mot d'un héros;  
 Et donne au bon Henri quelque place modeste  
 60 Entre deux bulletins, ou près d'un manifeste.  
 Surtout, si tu décris nos revers, nos succès,  
 Songe qu'un vendéen ne peut être français.  
 Songe encor que ce roi, d'orgueilleuse mémoire,  
 Louis, n'a jamais su ce que c'est que la gloire;  
 65 Que Vendôme et Villars, qu'on se plaît à vanter,  
 Sont loin de maint héros que tu pourrais citer.  
 Luxembourg comptait-il ses soldats morts par mille ?  
 Qu'est-ce que Catinat ? Brûla-t-il une ville ?  
 Une fois, il est vrai, surpassant Catinat,  
 70 Turenne mit en feu tout le Palatinat.  
 Mais tout cela n'est rien; qu'on songe à la Vendée,  
 Et d'un bel incendie on aura quelque idée ;  
 Vois Moscou, vois Berlin, et du sud jusqu'au nord  
 De cent vastes cités les murs fumants encor.  
 75 Qu'en dis-tu ? Prouve aussi que, bien qu'il fût despote,  
 Ce Louis, après tout, n'était pas patriote.  
 A-t-il, pour mériter qu'on lui fût si soumis,  
 Construit une colonne en canons ennemis ?  
 À cet enseignement dont notre âge raffole  
 80 Jamais ce prince ignare ouvrit-il une école ?...  
 Il est bon, vois-tu bien, d'avoir à rapporter  
 Des faits sûrs, de ces faits qu'on ne peut contester.  
 Ne crains pas les brouillards, car toujours la Minerve  
 Tiendra pour te défendre une lance en réserve;  
 85 Et, si tu sais venger d'une odieuse loi  
 Ces innocents bannis qui n'ont tué qu'un roi ;  
 Si tu sais, du parti digne et généreux membre,  
 En citoyen zélé chérir l'heureux septembre,  
 On te verra dans peu de tes mâles écrits  
 90 À la face du monde enrichir L homme gris  
 Et, grâce aux souscripteurs, affrontant les amendes  
 Saper les vieux abus dans les Lettres Normandes.  
 Est-ce assez ?

### L'ADEPTE.

Il suffit ; pour rester en repos,  
Je vais, par un fait seul, vous répondre à propos.  
95 Hier, manquant d'argent, vint s'asseoir à ma table  
Macer, cet ami sûr, ce parfait pauvre diable.  
« Ah ! mon cher, me dit-il, je n'ai plus d'avenir.  
Un jeune homme en nos jours ne saurait parvenir.  
Tu sais que, préférant l'or à la renommée,  
100 De nos indépendants j'ai dû grossir l'armée.  
Cherchant donc à paraître, en un pamphlet du jour  
Je voulus, l'autre mois, me produire à mon tour.  
D'abord, pillant partout des phrases rajeunies,  
Je m'étais fait un fonds de quelques calomnies;  
105 Puis je citais sans crainte, en termes absolus,  
Et Voltaire et Rousseau, que je n'ai jamais lus.  
J'invoquais nos grands mots, la vertu, la victoire  
Et je crois même aussi que je parlais d'histoire.  
Ajoute à ce mélange un morceau fort adroit,  
110 Ou je prouvais que Dieu n'a sur nous aucun droit,  
Ou même, pour montrer mon âme libre et fière,  
Je jetais loin de moi le joug de la grammaire.  
Croirais-tu qu'un discours si fort et si rusé  
Pour le susdit pamphlet fut trouvé trop usé ?  
115 Que je perdis mon temps, mes frais, mon éloquence ?  
Et que, de m'enrichir m'ôtant toute espérance,  
Le grossier rédacteur m'envoya sans façon  
À ce journal sans sel ou l'on singe Adisson ? »  
Macer a répondu. Pour moi, je dois me taire.  
120 Sans savoir le citer, je sais lire Voltaire;  
Je hais la calomnie enfin mon esprit lourd  
Ne saurait s'élever à la hauteur du jour.

### L'ENRÔLEUR.

Jeune homme, tu te perds. Écoute-moi, de grâce.  
Si d'un vrai citoyen ton cœur n'a pas l'audace,  
125 Tu peux, quittant le fouet et prenant l'encensoir,  
Sans renoncer à nous, ramper sous le pouvoir.  
Le ministre, crois-moi, saura payer le zèle  
D'un auteur qui pour lui veut bien faire un libelle.  
On voit dans les honneurs plus d'un homme prudent  
130 Que le premier revers peut rendre indépendant;  
La girouette reste au haut de l'édifice.  
Je pourrais te citer.

### L'ADEPTE.

Non, rendez-moi justice.  
Je n'imiterai point ces vils caméléons  
Qu'un jour la guillotine eut pour Anacréons,  
135 Et qui, du plus puissant servant toujours la cause,  
Se font aujourd'hui plats, pour être quelque chose.  
J'aimais la gloire, hélas ! Mais dans ce siècle impur,  
Quand le crime est fameux, la gloire est d'être obscur.  
Vous qui m'auriez fait grand, arts divins, arts que j'aime,  
140 Vous êtes oubliés, je veux l'être moi-même.

Racine ! Est-il bien vrai, dis, qu'ils m'ont excité  
 A blasphémer ces temps ou ta muse a chanté ?  
 Vandales ! quelle est donc leur aveugle furie ?  
 Ils proscrivent ton siècle, et parlent de patrie !  
 145 Ô Molière ! Ô Boileau ! Pourquoi, nobles esprits,  
 Nous léguer des lauriers que nous avons flétris ?  
 Temps qu'on ne verra plus, seul je vous rends hommage.  
 Du moins, tâchons encor d'en retrouver l'image.  
 Si jamais, je le crains, des orages nouveaux  
 150 Me viennent, malgré moi, ravir à mes travaux,  
 Vous qui voulez la paix, ô Fitz-Jame, ô Villèle,  
 Chateaubriand, je veux imiter votre zèle;  
 Je veux puiser en vous, citoyens généreux,  
 L'espoir de voir un jour les français plus heureux.

Jacques Ier Fitz-James (1670-1734),  
 militaire, maréchal de France, fils de  
 Jacques II Stuart.

**L'ENRÔLEUR.**

155 Cet homme est un ultra !

**L'ADEPTE.**

Je suis un homme.

**L'ENRÔLEUR.**

À d'autres !

Ces royalistes-là font tous les bons apôtres.  
 Tu n'étais, disais-tu, d'aucun parti ? Fort bien !  
 Tu ne te trompais pas ; que sont tes pareils ? Rien.  
 Ce n'est plus un parti.

**L'ADEPTE.**

Non, c'est la France entière.

**L'ENRÔLEUR.**

160 Fait que nos électeurs prouvent à leur manière,  
 Et que voulaient sans doute attester certains cris  
 Dont t'ont dû réjouir nos fidèles conscrits.

**L'ADEPTE.**

Il est vrai, l'anarchie aux têtes renaissantes  
 S'éveille, et rouvre encor ses gueules menaçantes  
 165 Le trône, sous ses coups, commence à chanceler ;  
 Mais pour le soutenir on nous verra voler.  
 Nous saurons oublier ; dans ces moments d'épreuve,  
 Les dégoûts dont la haine à dessein nous abreuve.  
 Moi-même, lui gardant et mon bras et ma foi,  
 170 Dans l'exil, s'il le faut. J'irai suivre mon roi ;  
 Dussé-je, pour avoir servi la dynastie,  
 Me voir, à mon retour, puni d'une amnistie.  
 Et si, dans mes vieux jours, comme un vil condamné,  
 Au fond d'un noir cachot je me voyais traîné,  
 175 Sous le harnais guerrier si ma tête blanchie  
 D'un indigne soupçon n'était point affranchie ;  
 Si j'étais accusé, sans même être entendu,  
 D'avoir trahi ce roi que j'aurais défendu ;  
 Montrant mon corps brisé, mes cicatrices vaines,  
 180 Et ce reste de sang, déjà froid dans mes veines,

J'irais dire à mon roi, s'il voulait l'épuiser  
« Sire, il est tout à vous, vous le pouvez verser. »

**FIN**

PARIS. J HETZEL et Cie, 18 rue Jacob. A. QUANTIN, rue  
Saint-Benoît, 7

## PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].